

Publié sous :

LUGINBÜHL (Y.), 2008, Las representaciones del paisaje y sus evoluciones, in Paisaje y territorio, dir. J. Maderuelo, CDAN Editores, Huesca, pages 143-180.

Les représentations sociales du paysage et leurs évolutions

Yves LUGINBÜHL

Directeur de recherche au CNRS

UMR LADYSS, Paris

Introduction

L'intérêt porté par la communauté scientifique aux représentations sociales des paysages ou à leur perception est apparue dans les années 1960 lorsque des conflits ont commencé à se déclarer entre divers groupes sociaux à propos d'enjeux relatifs à un aménagement modifiant le paysage. Les chercheurs ont pris conscience alors qu'il était impossible de comprendre ce qui se passait entre des acteurs opposés sur une question de ce type sans analyser les manières dont ces acteurs se représentent le paysage ou le perçoivent. Plus tard, cet intérêt a même conduit à l'organisation d'appels d'offres de recherche destinés à approfondir la connaissance de ces représentations ou des perceptions.

Les chercheurs ont en outre montré que les acteurs sociaux raisonnent leur prise de décision ou leur position par rapport à un problème de paysage en mobilisant ces représentations ou perceptions. Les représentations sociales des paysages constituent ainsi le moteur de l'action et c'est pourquoi elles revêtent tant d'importance aux yeux de la communauté scientifique. Sans doute d'ailleurs bien plus auprès des chercheurs qu'auprès des acteurs politiques ou institutionnels ou encore des praticiens pour lesquels cette notion n'est pas entrée dans leurs vocabulaire. Représentations, perceptions et pratiques sociales constituent en effet des catégories scientifiques essentielles qui font partie désormais du langage des sciences sociales, que ce soit de la sociologie, de l'anthropologie, de la géographie, des sciences politiques. Même l'écologie aujourd'hui en reconnaît l'utilité heuristique et y fait mention dans ses publications pour montrer comment elles peuvent intervenir dans un processus de transformation d'écosystèmes ou d'érosion de la biodiversité.

Ces catégories scientifiques n'ont cependant pas été appliquées au paysage dans un premier temps. La sociologie les a utilisées pour tenter de comprendre les processus de transformation des sociétés tout d'abord et de la ségrégation sociale. Puis elle les a

appliquées à l'analyse des positions sociales par rapport à l'habitat en ville et par rapport à la ville elle-même. Le domaine du paysage ne s'est approprié représentations, perceptions et pratiques sociales que récemment. En France, c'est en 1983 qu'un appel d'offres de recherche leur est consacré, avec pour objectif de comprendre les manières de penser des créateurs de jardins ou plus simplement des acteurs sociaux, habitants d'un lieu par exemple. Mais elles ont été utilisées dans un cercle restreint pendant plusieurs années avant d'entrer dans le langage commun des chercheurs et en particulier des sociologues, des anthropologues ou des géographes. En Espagne, dans les années 1980, les travaux de la Casa de Velázquez à Séville ont porté sur les perceptions des paysages par les habitants des villes ou des lotissements ruraux en particulier. Mais il semble bien que cette recherche pionnière ne fut relayée que tardivement par des universitaires espagnols.

En 1989, en France, un second appel d'offres poursuit cette voie d'exploration et permet d'engager de nombreuses recherches sur des terrains divers, en France surtout, mais aussi à l'étranger. Ces recherches permettent d'approfondir la connaissance des représentations sociales des paysages et de mesurer les décalages avec les pratiques sociales. Un ouvrage collectif est consacré à ces travaux et a constitué indéniablement une avancée dans le domaine. Depuis, tout programme de recherche fait mention des représentations, perceptions et pratiques sociales des paysages : ces catégories scientifiques sont entrées dans le vocabulaire commun de la recherche centrée sur les paysages et constituent un passage obligé pour la compréhension des processus de transformation des paysages.

Le propos de cette contribution est de fournir des clés de compréhension destinées à mieux éclairer la formation de ces catégories et en particulier les représentations sociales des paysages. Elle s'appuie sur l'articulation de plusieurs sources de connaissance : d'une part les recherches qui ont été réalisées sur les représentations des paysages à partir des années 1980 et notamment les enquêtes nombreuses effectuées auprès de publics variés¹. Une autre source de connaissances est constituée par l'observation des pratiques sociales sur des terrains également variés en Europe. Cette observation est essentielle pour ce propos car elle permet de s'affranchir des pratiques académiques et de relativiser les connaissances par rapport à ce que l'on pourrait dénommer « réalité sociale ». Une autre source de connaissance est puisée dans l'histoire et en particulier dans les ouvrages d'historiens du paysage en France, en Italie, aux Pays-Bas, en Angleterre notamment. Cependant, la particularité de ce matériau historique réside dans la confrontation des textes d'historiens avec les représentations picturales des paysages ; mais ces représentations picturales ne sont pas considérées comme le fait l'histoire de l'art ; ce qui a été mobilisé ici est davantage

¹ Nous avons pour notre part réalisé 1200 entretiens non directifs depuis le début de nos travaux, en France, en Espagne, en Europe centrale, dans les pays du nord de l'Europe, notamment. C'est cet ensemble d'enquêtes qui constitue notamment l'un des corpus de nos analyses.

lié au contenu des œuvres qu'à leur mode de composition. C'est l'observation des pratiques agraires ou de la nature notamment qui a été privilégiée dans ce matériau artistique.

Ces connaissances ont été organisées ici en trois temps : d'une part une précision sur ce que recouvre la notion de représentations sociales du paysage. En second lieu, un éclairage historique de la formation des représentations sociales et en particulier des modèles paysagers qui structurent les représentations sociales. Enfin un centrage sur leurs dynamiques avec une contribution davantage centrée sur l'échelle locale des représentations sociales.

I. De la perception aux représentations sociales.

Il convient tout d'abord en effet de s'entendre sur ce que recouvre la notion de représentation sociale par rapport aux autres notions qui sont utilisées pour évoquer ce qui pourrait être compris comme l'ensemble des sensibilités sociales. Selon les disciplines et les courants de pensée, les termes qui apparaissent dans les textes sont divers et ne renvoient pas aux mêmes significations ou aux mêmes objets. Les milieux techniques ou administratifs utilisent en effet souvent le terme d'« aspirations » pour traiter ce à quoi les « populations » souhaiteraient parvenir dans l'aménagement du territoire. Le terme d'aspiration est général et ne rend pas compte avec suffisamment de précision de la pensée des personnes concernées. Il est également un peu incantatoire et efface les nombreuses nuances et contradictions de la pensée humaine.

Les économistes qui se sont intéressés à la question du paysage utilisent le plus souvent le terme de « préférences ». Celui-ci renvoie en fait aux méthodes économistes qui estiment pouvoir appréhender ce qu'un individu préfère comme paysage. Le terme est éminemment simplificateur, comme nous pourrions le constater. Les individus ne raisonnent pas la question du paysage de cette manière simpliste ; les processus de la pensée sociale à l'égard du paysage sont complexes et ne peuvent se restreindre à un choix entre deux paysages. C'est pourquoi les disciplines des sciences sociales lui préfèrent les catégories de « perception » et de « représentation » sociales ». mais là encore, des différences existent entre la perception et les représentations sociales.

La catégorie de perception a été surtout utilisée dans le monde anglo-saxon et en particulier aux USA et au Canada, moins en France, bien que la définition du paysage dans la Convention Européenne du Paysage utilise cette notion : « Paysage désigne une partie de territoire telle que *perçue* par les populations... ». La perception se réfère au processus par lequel un individu « perçoit » le paysage, c'est-à-dire appréhende le paysage : processus qui est ici davantage considéré comme un processus neurosensoriel et psychologique et lié au fonctionnement du cerveau confronté à la vue d'un paysage. La perception est ainsi davantage centrée sur l'individu et assez peu liée aux effets des rapports sociaux dans le

processus d'interprétation d'un paysage par un individu. Les méthodes qui ont cherché à évaluer ce processus ont ainsi tenté d'analyser les réactions des individus aux formes des paysages ou à leurs couleurs par exemple. Dans les années 1980, BERNALDES GONSALVES, chercheur espagnol qui avait été formé notamment par les écoles américaines avait expérimenté l'évaluation de la perception des paysages en proposant à un groupe d'experts des photographies de paysages pour enregistrer leurs réactions. Les résultats révélaient des sensibilités différentielles à la couleur verte ou rouge. Mais d'une part ces analyses ne permettaient pas de localiser des paysages précis sur lesquels les individus se focalisaient et d'autre part et surtout, les résultats restaient très généraux et ne pouvaient être transférés vers l'action.

La catégorie des « représentations sociales » est ainsi très différente : elle se réfère davantage au groupe social qu'à l'individu, sans toutefois le négliger ; mais il reste individu appartenant à un groupe social. Lorsque l'on se réfère aux représentations sociales du paysage, on doit penser à ce que représente le paysage pour un groupe social. Les représentations sociales renvoient à une construction symbolique collective de l'objet paysage. Or, cette construction est fortement marquée par les relations sociales, soit entre individus, soit entre groupes sociaux. Dans le discours tenu par les personnes interrogées lors d'entretiens semi-directifs, le rôle des relations sociales est manifeste : les individus se représentent le paysage non seulement par rapport à leur propre place dans la société et leur propre expérience de confrontation avec la matérialité des territoires parcourus ou vécus, mais également par rapport aux rapports qu'ils entretiennent avec d'autres groupes sociaux ou par rapport aux personnes qu'ils fréquentent dans leurs activités quotidiennes. Un individu ne pourra pas, dans l'élaboration de sa représentation du paysage, s'affranchir des relations qu'il entretient avec son voisin par exemple - ce qui est le plus compréhensible – mais également par rapport à d'autres groupes qui interviennent dans le paysage ou dans son espace de vie. La manière dont cet individu se représente le paysage est fortement liée à ce que pensent les autres ; la construction symbolique du paysage passe par cette confrontation avec les constructions symboliques d'autres acteurs. Par exemple, les représentations sociales du paysage de Bretagne chez des individus appartenant aux employés du secteur industriel ne peuvent s'affranchir des représentations sociales du paysage des agriculteurs. On retrouve d'ailleurs ici un processus qui est observable dans la caractérisation d'un paysage : celle-ci ne peut se faire indépendamment des paysages qui l'entourent, même s'il existe en lui-même et par ses propres caractéristiques.

Les travaux portant sur cette question des représentations sociales du paysage ont conduit à la construction de diverses conceptions théoriques du paysage ; parmi celles-ci, nous livrons celle que les nombreuses enquêtes que nous avons réalisées nous ont permis d'élaborer. Nous considérons en effet que les représentations sociales des paysages s'organisent selon trois échelles qui se réfèrent à des niveaux d'appropriation ou de construction de la « culture ». Mais il faut encore s'entendre sur ce qui signifie « culture » dans ce contexte du

domaine du paysage. Nous entendons le terme de culture comme l'ensemble des connaissances que l'individu s'approprié ou élabore dans son expérience de vie et dans sa confrontation à la matérialité naturelle. La culture paysagère de l'individu est nourrie ainsi d'une part par ce qu'il « apprend » ou « retient » de la connaissance académique, au travers des médias qui véhiculent ou construisent des images ou des représentations du paysage : la peinture, la littérature, le cinéma, la publicité, la télévision, la photographie, etc., y compris la science. Ce niveau d'appropriation de la connaissance du paysage constitue la première échelle de structuration des représentations sociales du paysage. Cette échelle de « culture » s'organise autour de « modèles paysagers »², références symboliques élaborées dans l'histoire des relations sociales à la nature et qui permettent de qualifier un paysage, de le classer dans une catégorie esthétique ; c'est précisément à l'élaboration de ces modèles paysagers que la seconde partie de cette contribution sera consacrée. Ces modèles sont issus de la culture antique ou du romantisme et ont été mobilisés dans les périodes historiques où les relations des sociétés à la nature ont changé sous l'effet de facteurs politiques, économique, techniques ou sociaux.

La seconde échelle de « culture » de l'individu est celle à laquelle il construit sa propre connaissance du lieu où il réside ou séjourne. C'est la culture du lieu de vie. Cette construction n'est plus alors dépendante de modèles paysagers : cette « culture » est alimentée d'une part par la relation de l'individu à la matérialité de la nature, par l'observation mais également par le contact, par l'écoute, par l'odorat, par le goût ; d'autre part par la mémoire sociale : c'est en effet à travers cette mémoire que les individus confortent leur connaissance du lieu où ils vivent ou résident même temporairement et comprennent ce lieu, son histoire, l'origine des formes du paysage, les mythes qui l'animent, etc. ; mais c'est également à travers les rapports sociaux que les individus d'un lieu élaborent cette culture : celle que la société locale se construit collectivement à travers les échanges ou les conflits internes à la localité. C'est en effet une observation récurrente dans les entretiens avec les personnes interrogées : le paysage du lieu où l'on vit, où l'on a établi des relations familiales ou de voisinage, soit amicales, soit conflictuelles avec d'autres groupes de la société locale existe par ces relations et son appréciation dépend de ces relations, considérées comme positives ou négatives. Chaque lieu de la localité est chargé de mémoire qui passe par ces relations, parfois tendues et renvoyant à des histoires de voisinage ou familiale complexes, ou à des événements anciens qui ont été mémorisés et retransmis entre les générations : ils fournissent au lieu un sens précis et permette à l'individu de qualifier le lieu par rapport à cette « culture ».

La troisième échelle des représentations sociales du paysage est l'échelle individuelle ; celle-ci fait référence à l'unicité de l'individu et à l'expérience paysagère personnelle qu'il a vécue

² CADIOU (N.) et LUGINBÜHL (Y.), Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine, in Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethonologique, Cahier n° 9, Ed de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995, pp. 19-34.

dans sa trajectoire de vie : les paysages connus, ceux qu'il a mémorisés et qu'il a pu lier à des événements de sa vie qui ont contribué à les qualifier, à leur donner une valeur ; par exemple, nous pensons à une personne rencontrée lors d'une enquête dans le centre de la France qui évoquait les paysages de la Forêt Noire qu'il avait connus alors qu'il était prisonnier des Allemands pendant la Seconde Guerre Mondiale et qui l'avaient évidemment marqués profondément : ces paysages faisaient partie de sa culture individuelle irréductible à la collectivité.

L'existence de ces trois échelles permet de comprendre les contradictions propres aux représentations sociales du paysage chez un même individu ; ces échelles s'imbriquent en effet et peuvent se contredire parfois, parce que l'individu puise dans chaque échelle de culture les éléments qui se rapportent au paysage considéré. Lors d'une enquête réalisée en Beauce, nous eûmes souvent l'occasion de rencontrer ces contradictions, sans doute parce que ce paysage du grand plateau beauceron a été l'objet de multiples interprétations symboliques par la littérature ; des beaucerons pouvaient ainsi dire à la fois que le paysage de la Beauce était monotone et peu intéressant, mais que le soir, sous l'effet des rayons obliques du soleil, il pouvait également être digne de la contemplation en raison des effets plastiques de la lumière dorée sur les blés mûrissant ; c'était ainsi la référence à Charles Péguy et « la lourde nappe » des ondulations du blé sous le vent et l'éclairage du soir. Peu importe que la personne n'ait pas cité le poète ; l'important était de s'être appropriée la représentation paysagère qu'il en avait donnée ; de la même manière, de nombreux habitants évoquaient l'immensité du paysage plat et le comparaient à un océan, comme le fit Emile ZOLA dans son roman « La terre ». La contradiction pouvait également s'étendre au registre social : le paysage de la Beauce avec ses grandes exploitations céréalières pouvaient renvoyer à la « louée » des ouvriers agricoles qui venaient s'engager pour les travaux de la moisson auprès des exploitants ; cette image négative des ouvriers agricoles de la Beauce se répercutait ainsi sur celle du paysage de la région.

Un autre exemple peut être puisé dans le domaine littéraire : Victor HUGO, dans « Histoire d'un crime » évoque un moment où il se trouve dans un train dans l'est de la France après sa défaite contre les armées allemandes : il s'est endormi dans le train et en se réveillant, aperçoit par la fenêtre un vallon verdoyant qu'il trouve magnifique. Il se tourne vers son voisin et lui demande « Monsieur, s'il-vous-plaît, où sommes-nous ? » ; le voisin lui répond : « à Sedan » ; alors le vallon bucolique se transforme en scène de massacre où les cadavres des soldats français jonchent le sol et où les éclairs des canons illuminent le ciel. Le paysage s'est ainsi transformé par le biais d'une représentation issue d'un événement extérieur, mais qui lui a donné un autre sens.

Cette caractéristique des représentations sociales du paysage permet de comprendre leur complexité et la nécessité d'analyses précises et rigoureuses qui ne les ramènent pas à une simple évaluation de préférences. Nous verrons plus tard comment ces représentations

sociales ont récemment évolué sous l'effet de facteurs extérieurs qui les transforment et agissent aussi sur les politiques publiques.

II. La construction historique des modèles paysagers.

Les textes qui ont tenté d'élucider la question de l'apparition des termes équivalents à « paysage » dans les langues européennes sont assez nombreux et en particulier en France, où le courant de pensée que nous qualifions de « courant culturaliste » a proposé une théorie fondée sur le rôle éminent de la production artistique : Alain ROGER propose en effet la théorie de l'« artialisation », néologisme emprunté à Montaigne pour expliquer l'invention de ce mot paysage ; il serait donc né dans un processus d'instauration du pays en objet d'art : pays – age, exprime cette construction par les peintres et les écrivains qui reconnaissent dans le pays un objet de contemplation et de spectacle. Augustin BERQUE le suit dans cette proposition et va même plus loin : avant le mot paysage, pas de paysage, c'est-à-dire pas de sensibilité des sociétés au paysage. C'est le mot qui crée la sensibilité. Cette théorie a eu un grand succès en France et s'est même exportée, en Italie ou en Espagne. Elle pose cependant de multiples problèmes.

Le premier problème qui a été soulevé par les historiens et les géographes tient à l'idée qu'avant l'énonciation du mot, la sensibilité des sociétés au paysage n'existe pas. Immédiatement, les historiens ont évoqué les sociétés antiques et leur pratiques spatiales, l'art de leurs jardins et en particulier leur mode d'implantation de leurs monuments dans le paysage ; les exemples évoqués sont ceux des théâtres de Delphes ou de Taormina qui sont orientés vers le spectacle de la nature. Michel BARIDON, dans un ouvrage récent, fait le tour de toutes les manifestations antiques et médiévales de ces sensibilités sociales au paysage et rappelle qu'autant que les artistes et écrivains de la Renaissance, ceux de l'Antiquité et du Moyen Âge ont représenté la campagne, la nature, sur un mode opératoire sans doute différent, mais exprimant une évidente sensibilité esthétique au paysage.

Le second problème de cette théorie vient de son cantonnement dans le registre de l'esthétique, restreignant la question du paysage à cette catégorie de la philosophie. L'invention du paysage ne serait qu'une question formelle, liée à l'invention de la perspective, qui a été d'ailleurs critiquée et rigoureusement analysée par E. PANOFSKY révélant l'existence antérieure à la perspective axonométrique de formes de représentations iconographiques normées.

Le troisième problème de cette proposition vient de la difficulté à la vérifier pour tous les pays européens ; le sens du mot équivalent à « paysage » dans les langues européennes n'est pas exactement le même, ni d'ailleurs les dates connues de leur apparition. Le travail

de Catherine FRANCESCHI montre qu'effectivement, les mots de paysage, paisaje, paisagem, paesaggio, landchap, Landschaft, landscape, etc. ne sont pas tous équivalents et ont des origines diverses, souvent d'ailleurs empruntées à un pays voisin, comme paesaggio qui a vraisemblablement emprunté à paysage.

Mais la question fondamentale n'est pas uniquement sémantique ; dans ces théories, jamais leurs auteurs ne se sont penchés sur le contexte politique, social et économique dans lequel ces mots apparaissent. Le seul contexte qui est évoqué est celui du sens esthétique. Or, nous pensons que ce contexte est à même de faire comprendre pourquoi, à ce moment précis de l'histoire, ces mots sont créés. Il s'agit d'une hypothèse, comme celle du courant culturaliste. Mais dans cette hypothèse, de nombreux critères convergent. Pour retracer ce contexte, il est donc nécessaire de se reporter à la période du XV^{ème} siècle où le premier mot équivalent à « paysage » apparaît : il s'agit du mot flamand « lantscap » qui est attesté pour la première fois en 1462, présent dans trois textes dont deux à dimension juridique et un à dimension religieuse. Les deux premiers expriment un sens du mot lantscap proche de la petite région ou de la contrée que l'on voit d'un seul coup d'œil. La proximité avec le mot allemand Landschaft est ici assez claire. Celui-ci serait apparu en 1502, mais Catherine FRANCESCHI signale sa présence dès le VIII^{ème} siècle dans des odes en langue latine qui ne traduisent pas vraiment l'authenticité du mot en langue allemande. La troisième mention du mot lantscap fait allusion à un pays d'abondance. Il faut retenir cette signification, car elle est intéressante par rapport précisément au contexte de l'époque.

Quel est alors ce contexte ? Il peut se résumer dans la définition de la féodalité qui règne encore majoritairement en Europe : « *Système de gouvernement cherchant à établir un ordre politique fondé sur des solidarités volontaires et privées aboutissant à un fractionnement de l'autorité monarchique en une multitude de cellules autonomes* ». Il s'exprime effectivement par l'ordre seigneurial qui est présent partout en Europe avec plus ou moins de prégnance. L'exemple de l'Italie avec le régime des communes autonomes en est révélateur. Ce type de régime politique s'accompagne de règles de fonctionnement social et économique spécifiques :

Propriété du sol réservé aux seigneurs ou au clergé ou peu à peu à la bourgeoisie et aux paysans affranchis.

Terres concédées avec des loyers de types très divers.

Interdiction de clore ses champs pour permettre la pratique de la vaine ou de la vive pâture, c'est-à-dire le pacage des animaux dans les champs cultivés après la récolte ou dans les forêts collectives. Jachères (terres laissées au repos entre deux cultures ; le temps de jachère peut atteindre 10 ans dans les régions de montagne).

Terres collectives possédées en commun par les paysans non propriétaires

Droits d'usage variables dans l'espace européen mais réglant les usages des ressources naturelles

Ce système souffre pourtant de très nombreuses exceptions et en particulier pour la règle interdisant la clôture des champs ; certains paysans ou seigneurs dérogent à cette règle mais quand ils le font, c'est le plus souvent pour protéger leurs cultures des animaux domestiques qui errent à la recherche de leur nourriture sous la conduite d'un berger (parfois sans berger) ou sont maintenus dans les espaces collectifs (landes, garrigues, alpages, forêts, etc.). Ce système politique, social et économique est à l'origine d'une alimentation pauvre et fortement déséquilibrée. La très grande majorité des populations européennes se nourrit de céréales panifiables (blé, seigle ou méteil = mélange de ces deux dernières), c'est-à-dire essentiellement glucidique. La part protéique de l'alimentation est représentée par la viande, rare et réservée aux groupes riches de la société. La part lipidique (les graisses) provient des huiles végétales et d'une petite partie de graisses animales et en particulier de la graisse de porc. Le porc est la viande privilégiée par la paysannerie parce qu'elle se conserve mieux que les autres viandes lorsqu'elle est salée.

Si cette alimentation pauvre n'est pas un mythe, elle n'est cependant pas pour autant conceptualisée comme aujourd'hui où l'on sait ce qu'est un régime alimentaire équilibré avec des pourcentages de protéines, de glucides et de lipides. Mais elle n'en est pas pour autant ignorée : les diététiciens conseillent les riches, seigneurs, princes et moines pour leur alimentation et dans ces conseils, il est clair que la part de la viande est importante, bien plus que la moyenne de l'alimentation de la très grande majorité des populations. Dans les textes des agronomes, comme l'ouvrage de Pietro de Crescenzi rédigé en 1373, la préoccupation alimentaire est centrale. Ce dernier s'intéresse en premier lieu aux qualités alimentaires et diététiques des plantes et des viandes. Il paraît clair que la déficience alimentaire est inscrite dans le système économique féodal et dû principalement à la primauté donnée aux céréales.

Ce panorama du système économique agraire et social est évidemment lié au système politique. Le paysage également ou tout du moins ses représentations avant même que le mot apparaisse. La célèbre fresque des « Bon et mauvais gouvernements » d'Ambrogio Lorenzetti dans le palais ducal de Sienne, de 1336, livre effectivement un exemple éloquent du rapport politique au paysage : le bon gouvernement est celui qui sait rendre la justice pour faire régner l'ordre social et économique de manière à assurer le fonctionnement de l'ensemble du territoire, ville et campagne : la fresque représente la campagne et la ville au travail, avec les activités des paysans, des commerçants, des maçons, etc. Le bon gouvernement est une représentation d'un procès où jurés et prévenus se préparent au jugement. La justice est représentée avec sa balance, la paix également, le pouvoir politique aussi et le peintre a écrit en lettres d'or les qualités du bon gouvernement : paix, justice, magnanimité, tempérance, etc.

Le mauvais gouvernement est évidemment l'inverse : le pouvoir politique a l'apparence du diable, la justice est entravée, des démons siègent auprès du prince endiablé. Les vices du mauvais gouvernement ont pris la place des qualités : injustice, avarice, luxure, orgueil, etc. La campagne est livrée aux pillards et les villages incendiés, la ville est le lieu du crime et de la destruction. Cette allégorie est parlante à un moment où les villes de Sienne et de Florence se livrent des guerres de voisinage incessantes et pillent régulièrement le territoire de l'adversaire. Le peintre a voulu donner une leçon aux princes.

Une autre célèbre série de représentations du rapport entre pouvoir politique et paysage avant le mot est présente dans les Riches Heures du duc de Berry où les artistes ont représenté les activités agraires au fil des mois. Le mois de janvier montre le duc de Berry festoyant devant une table recouverte de mets riches et abondants : volailles rôties, tourtes, etc. jonchent la table et derrière la cour les armées sont prêtes à intervenir. Les autres mois sont consacrés aux travaux des champs : labourage, semailles, moisson, tonte de la laine des moutons, abattage d'arbres pour le chauffage ou le bois, chasse, vendanges, et surtout pacage des cochons dans les forêts collectives où ils se nourrissent de glands et fenaïson, ... devant la Sainte Chapelle aux bords de la Seine ! Cette dernière scène revêt un caractère symbolique puissant, placée au cœur de la capitale.

La fenaïson est effectivement souvent présente dans les représentations des activités agraires dans le paysage à cette époque, précisément parce qu'elle représente une ressource essentielle que les agronomes souhaiteraient voir augmenter pour favoriser la production animale. Dans les miniatures qui accompagnent le registre des délibérations du concile de Trente, la fenaïson et la fabrication du beurre et des fromages occupent une place essentielle. Cette production animale reste une activité idéalisée dans un système majoritairement céréalière. D'ailleurs, l'activité pastorale avait réussi d'une certaine manière à contourner les règles de la féodalité en s'y adaptant grâce aux systèmes agro-sylvo-pastoraux et à la transhumance qui permettait aux animaux de se nourrir des herbages des montagnes à condition de se déplacer sur de longues distances, comme en Espagne avec les grandes cañadas entre l'Andalousie et les sierras centrales ou pyrénéennes ou en Italie où la transhumance se pratiquait depuis les Pouilles jusque dans l'Apennin central³. Il s'agissait bien d'élevage spéculatif qui était aux mains de riches propriétaires ou de seigneurs ou encore d'abbayes. Mais cette production restait malgré tout aléatoire et insuffisante.

C'est donc dans ce contexte que les sociétés médiévales européennes ont connu une série de graves crises à la fin du Moyen Âge pour rebondir un siècle plus tard : la guerre de Cent ans, une péjoration climatique au milieu du XIV^{ème} siècle avec des étés humides et froids entraînant des mauvaises récoltes, l'arrivée de la peste partout en Europe (1348 dans les

³ L'activité de transhumance était présente un peu partout en Europe, en Angleterre également et a permis l'enrichissement de leurs acteurs.

grands ports de la Méditerranée), et surtout l'incapacité du système économique à assurer une alimentation suffisante et suffisamment riche pour les populations. La forte croissance démographique qui dépassa en France le taux de croissance des années 1950-60 poussait les paysans à défricher pour cultiver davantage de terres réservées à la production de céréales : c'était d'autant moins d'espace pour la production animale.

Ces graves crises sociales conduisent ainsi à une chute démographique brutale, attribuée longtemps par les historiens à la peste, mais dont l'effet est sans doute renforcé par les conditions dans lesquelles elle touche des populations affaiblies et fragilisées. En France, c'est presque la moitié de la population qui disparaît, en Angleterre, 1300 villages sont rayés de la carte, de nombreuses villes italiennes voient leur population diminuer de moitié également. Les crises durent environ un siècle, mais il faut préciser qu'elles n'ont pas touché les populations de manière égale partout et que certaines régions ont pu rester à l'écart de la saignée démographique.

C'est donc un siècle plus tard que les premiers mots équivalents à paysage apparaissent, selon les dates suivantes, dernières occurrences et définitions dans des dictionnaires connues :

| | Langues anglo- saxonnes | Langues latines |
|------------|---|------------------------|
| Pays-Bas | Lantscap 1462 | |
| Allemagne | Landschaft 1502 et VIII ^{ème} s. ? | |
| Portugal | | Paisagem 1548 |
| France | | Paysage 1549 |
| Italie | | Paesaggio |
| Angleterre | Landscape (ou Landskipe) 1598 | |
| Espagne | | Paisaje 1708 |

Le cas de la Hollande est particulièrement intéressant, car c'est là que le terme « lantscap » apparaît pour la première fois dans une langue autre que le latin qui était la langue officielle encore souvent, mais qui régressait progressivement. Au XV^{ème} siècle, la Hollande est un pays puissant qui règne sur la mer du nord et maîtrise la circulation des biens d'importation grâce à sa flotte commerciale et sa flotte militaire. Les banquiers d'Anvers et d'Amsterdam contribuent à cette activité marchande florissante. Mais la Hollande est un pays exigu dont une très grande partie des terres est constituée par des marais. Très tôt, il est vrai, les Hollandais ont commencé à aménager les marais pour cultiver et étendre le territoire de production agricole. Les ingénieurs hydrauliciens hollandais sont réputés pour leurs savoir-faire et c'est dans cette période qu'ils sont mobilisés pour entreprendre la poldérisation de vastes superficies de terres immergées. Mais lorsque les terres sont asséchées, il

est nécessaire de mettre en place un système de drainage pour dessaler les sols imprégnés par l'eau de mer. Les premières productions ne peuvent pas être des céréales sensibles au sel. Les herbages qui poussent spontanément sur les marais exondés donnent l'occasion de développer l'élevage. Dans une toile du XV^{ème} siècle d'un peintre anonyme, c'est précisément l'herbe qui est récoltée ou pâturée par les vaches. Cette activité des polders constitue donc un moyen pour la Hollande de développer l'élevage et de fournir à sa population une nourriture plus abondante et surtout plus riche. Cette toile représentant les polders nouvellement conquis sur la mer est éloquente, car elle montre au premier plan les prairies organisées régulièrement par le réseau de canaux de drainage et au second plan, la ville avec ses moulins qui contribuent au pompage des eaux salées pour les envoyer vers la mer. La ville est le lieu du pouvoir économique bourgeois, la campagne alimente la ville d'une nourriture plus riche.

Cette allégorie du paysage hollandais révèle un pays organisé qui peut se voir d'un seul coup d'œil, dont la définition dans les textes de l'époque comme pays d'abondance est significative. Le *lantscap* qui est la traduction du latin « clima », lui-même issu du grec « κλίμα » signifiant terrain incliné⁴, prend ici le sens d'une utopie sociale ou d'un projet de territoire contribuant à conforter la puissance du pays en permettant à une population industrielle de participer au développement économique et de sa richesse. Il est aisément compréhensible que la Hollande soit devenue très tôt un pays d'élevage et de produits laitiers, fromages et beurre. Ici, le contexte suggère que *lantscap* renvoie à un projet de territoire rêvé et son appropriation par la peinture s'entend comme le tableau d'une belle campagne d'abondance.

Le remarquable développement de la peinture de paysage en Hollande à partir du XV^{ème} siècle révèle le succès de cette utopie sociale. Les peintres qui réalisent leurs œuvres ne peuvent que représenter une belle campagne, étant le plus souvent soumis à la commande princière ou bourgeoise : ils auraient mauvaise grâce à figurer les campagnes de la misère qui devaient encore être malgré tout très fréquentes. Mais en même temps, se concentrant sur leur objet paysage, ils l'affranchissent de sa signification religieuse : le paysage qui apparaît souvent dans les premières toiles comme le fond d'une scène religieuse perd son caractère spirituel. Le paysage s'autonomise en tant que genre pictural même si le sens de la nature reste lié à la Création divine pendant longtemps.

Le paysage qui s'impose alors comme un modèle esthétique, que nous avons dénommé « modèle paysager ». Le contexte qui a été dressé ici est en parfaite conformité avec l'utopie paysagère de la Renaissance : bucolique et pastorale, la campagne répond aux espoirs des hommes. Bucolique parce que la nature offre à l'homme dans une paix retrouvée (relativement à l'époque antérieure) et dans un contexte climatique plus serein, ses multiples fruits et bienfaits ; les toiles d'Archimboldo illustrent la prodigalité de la nature fertile. Le modèle est emprunté à l'Antiquité et bien évidemment à Virgile auquel les agronomes de l'époque se réfèrent souvent (comme aux autres auteurs agronomes latins, Columelle, Caton, etc.). Pastoral également, symbole d'une alimentation riche ; approprié par la Chrétienté dans la figure du berger qui conduit son troupeau vers les vertes prairies et les eaux paisibles ; recommandé par les agronomes pour favoriser l'élevage alors déficient et

⁴ NB : curieusement, le terme de climat est utilisé en France, et plus précisément en Bourgogne, pour désigner les terres en pente des clos viticoles ; à cette époque la Bourgogne était une province hollandaise dépendante du royaume d'Espagne. Il ne s'agit que d'une hypothèse d'un emprunt sémantique du mot qui aurait pu être resté attaché aux vignes sur coteaux. Mais elle demanderait à être vérifiée.

propre à enrichir les sols par les engrais naturels. Les représentations de ces deux modèles paysagers abondent jusqu'au XVIII^{ème} siècle, souvent enjolivés et mythifiés. On comprend le succès de ces représentations hautement symboliques d'une époque où les crises sociales se sont apaisées et où les sociétés européennes ont l'impression d'entrevoir un espoir de meilleures conditions de vie.

Modelos qui aparecen de nuevo durante la historia

- Ejemplo de la Inglaterra
- « Enclosures acts » de los siglos XVI y XVIII :
 - instauración de la propiedad individual, liberalismo economico
 - fin de la prohibición de cercar su campo
 - grandes explotaciones agrícolas
- Révolution « forrajera »
- Parques « ingleses »

Représentations du paysage anglais avec parcs et paysage suisse

Que queda hoy de la utopia del paisaje ?
En las representaciones del paisaje (encuestas).

- El paisaje esta siempre hermoso
- Hoy : el paisaje =
 - la belleza
 - la libertad
- La belleza = la harmonia
 - de las formas (estética)
 - de los hombres con la naturaleza (ecologia)
 - de los hombres entre ellos (social)
- La libertad =
 - de gozar de la naturaleza
 - de transformala segun sus necesidades y deseos

La fealdad de los paisajes degradados

- plantea
- cuestiones estéticas (“disharmonia” de las formas)
- cuestiones ecologicas (un lago contaminado no puede satisfacer el sentimiento paisajistico)
- cuestiones sociales : un conjunto de inmuebles de cercania = el paro, la delincuencia, la droga.

Imbricación de las escalas

- Evaluación contradictoria de los paisajes
 - un mismo paisaje puede tener dos sentidos opuestos
 - o sentidos diferentes procedentes de dos escalas distintas
- Complejidad de las evaluaciones
 - evaluación univoca muy escasa
 - necesidad de tomar en cuenta las diversas escalas

Diversidad de las posiciones

- La harmonia :
 - de las formas : los ejecutivos
 - social : los jovenes
 - ecologica : jovenes, ejecutivos, clases medianas
- La libertad :
 - de transformar la naturaleza : agricultores
 - de gozar de la naturaleza y de los paisajes : los jovenes
- Segun la edad :
 - los ancianos estan mas cerca del campo
 - y sobre todo del campo ordenado (comodidades)
 - o de la naturaleza accesible
 - los jeunes, mas cerca de la naturaleza
 - los jovenes de clases desfavorecidas : naturaleza lejana y salvaje

- los jóvenes de clases favorecidas : el paisaje de los pintores, por ejemplo Cézanne o Monet
- Según las categorías socio-profesionales
 - los ejecutivos : atención a la estética
 - los agricultores : el paisaje = el campo
 - las clases medianas : naturaleza más o menos ordenada, accesible o lejana

Evolución de las representaciones sociales de los paisajes

- El paisaje estaba el campo
- El campo desaparece delante la naturaleza
- Pero se queda como
 - un campo nostálgico de los campesinos
 - el espacio rural es el espacio de los empresarios agrícolas
 - crisis en la alimentación (ESB, fiebre aftosa, fiebre de las aves, contaminación del agua,...)
- El paisaje es la naturaleza lejana (pero depende de los grupos sociales)

Bibliographie

ASSOCIATION "PROMOTION DU PAYSAGE".- "De l'Europe des Pays à l'Europe des paysages", Blois, les 5, 6 et 7 octobre 1992".- *Paysage et Aménagement*, n° 21, octobre 1992.- 105 p.

"Au-delà du paysage moderne", in *Le Débat*, n° 65, mai-août 1991, Paris, Gallimard.

BERQUE (Augustin), CONAN (Michel), DONADIEU (Pierre), LASSUS (Bernard), ROGER (Alain), 1999, *Mouvance, cinquante mots pour le paysage*, Editions de La Villette.

BERTRAND (Georges), BERTRAND (Claude).- "Pour une histoire écologique de la France rurale, p. 37-118 in : *Histoire de la France rurale*, vol. I. Paris : Seuil, 1975.

BERTRAND (Georges), BERTRAND (Claude).-2002, « Une géographie traversière. L'environnement à travers territoires et temporalités, Editions Arguments, Paris.

BERTRAND (Georges).- "Le paysage entre la nature et la société".- *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 49 (2), p. 239-258.

BLOCH (Marc).- *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*.- Paris : Armand Colin, , 1ere Edition, 1931.- 264 p.

BRUNET (Pierre), dir.- *L'Atlas des paysages ruraux de France*.- Paris : Ed. Jean-Pierre de Monza, 1992.- 200 p. cartes. Ill.

CLOAREC (Jacques).- "Des paysages";- *Etudes Rurales* (95-96), janvier-juin 1984, p. 267-290.

CORBIN (Alain).- *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*.- Paris : Aubier, 1988.- 412 p.

Crise du paysage, *Ethnologie française*, n° 3, Armand Colin, Paris 1989.

De l'agricole au paysage, *Etudes Rurales*, n° 125-126, éditions de l'EHESS, janvier-juin 1992.

DION (Roger), FLATRES (P.), pref.- *Essai sur la formation du paysage rural français*.- 3ème Edition.- Paris : Flammarion, 1991.- 173 p.

FOURNEAU (Francis), LUGINBÜHL (Yves), ROUX (Bernard), Evolution des paysages et aménagement du territoire en Andalousie occidentale, *Publications de la Casa de Velázquez*, Madrid, 1991.

GREP.- "Le paysage : une façon de vivre".- *Revue POUR*, numéro spécial, (89), 1983.

GROUPE DE RECHERCHES INRA-ENSSA.- *Pays, paysans, paysage dans les Vosges du Sud*.- Paris : INRA, 1977.- 192 p.- Bibliogr.

HERVIEU (Bertrand), VIARD (Jean).- *Au bonheur des campagnes*.(et des provinces). -La Tour d'Aigues, Edition de l'Aube, 1996.- 155 p

KALAORA (Bernard).- "Les natures de paysage au Ministère de l'Environnement".- *Le Débat*, mai-juin 1991, p. 120-128. (Dossier : Au-delà du paysage moderne.)

LACOSTE (Yves).- "A quoi sert le paysage ? Qu'est-ce qu'un beau paysage ? ".- *Hérodote* (7), 1977, p. 3-41.

LARRERE (Catherine), LARRERE (Raphaël).- *Du bon usage de la nature*. Pour une philosophie de l'environnement. - Paris : Alto Aubier, 1997, 355 p.

LASSUS (Bernard), *Jardins imaginaires, les habitants paysagistes*, Les Presses de la connaissance, Paris, 1984.

LASSUS (Bernard) – 1993, *The Landscape Approach*, University of Pennsylvania Press, 196 pages.

LUGINBÜHL (Yves).-*Paysages, représentations du paysage du Siècle des Lumières à nos jours*.- Lyon : La Manufacture, 1989.

LUGINBÜHL (Yves), Sur les traces du paysage méditerranéen, in *Peuples méditerranéens*, La Méditerranée assassinée, Paris, 1993.

LUGINBÜHL (Yves).- "Représentations du paysage, représentations de la société, une lecture historique", in JOLLIVET (Marcel), EIZNER (Nicole), dir.- *L'Europe et ses campagnes*, Paris, Editions de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996.

LUGINBÜHL (Yves).- "Les paysages écartelés", in R. PASSET (dir.), *Les Héritiers du futur*, Groupe de prospective "Environnement" de la DATAR, Editions de l'Aube, 1995.

LUGINBÜHL (Yves)., CADIOU (Nathalie).- "Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine", in *Paysage au pluriel, pour une approche ethnologique des paysages*, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethnologique, Cahier 9, Ed de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1995, p.19-34.

LUGINBÜHL (Yves).- "Le paysan paysagiste", p. 37-39 in : *Grand Larousse annuel*, Le livre de l'année 1/1/1993-31/12/1993, Paris, Larousse, 1994.

LUGINBÜHL (Yves), Apollinien et Dionysiaque, in *Paysage méditerranéen*, Catalogue de l'exposition "Paysage méditerranéen" réalisée dans le cadre de l'Exposition Universelle de Séville 1992, sous la dir. de LUGINBÜHL (YVES), Electa, Milan, 1992.

LUGINBÜHL (Yves), 2001, Paysage modèle et modèles de paysages, in L'environnement, question sociale, Editions Odile Jacob, pp 49-56.

MARCEL (Odile) dir.- *Composer le paysage. Constructions et crises de l'espace (1789-1992)*.- Bruxelles : champ Vallon, 1990.- 357 p.

MARIE (Michel), VIARD (Jean).- *La campagne inventée*.- Le Paradou, Actes Sud, 1977. (Coll. "Espace-temps).

MATHIEU (Nicole), JOLLIVET (Marcel).- *Du rural à l'environnement*.- Paris : L'Harmattan, 1989.

Ministère de l'Ecologie et du Développement Durable, 2004, synthèse du programme « Politiques Publiques et Paysages, analyse, évaluation, comparaison » site WEB du MEDD
Paysage au pluriel : pour une approche ethnologique des paysages.- Paris : Editions de la MSH, 1995.- 240 p. (Coll. "Ethnologie de la France" ; 9)

REVUE DE L'ECONOMIE MERIDIONALE.- Le paysage entre culture et nature.- *REM (Revue de l'Economie méridionale)*, Université de Montpellier, Centre régional de la productivité et des études économiques, vol. 46 (183).- 351 p.

M.C. ROBIC (Marie-Claire), J.M. BESSE (Jean-Marc), LUGINBÜHL ((Yves)), OZOUF-MARIGNIER (Marie-Vic), TISSIER (Jean-Louis), *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Economica, Paris, 1992.

ROGER (Alain).- *Court traité du paysage*.- Paris : Gallimard, 1997.- 208 p. (Coll. "Sciences humaines").

ROGER (Alain) dir. 1995, La théorie du paysage en France (1974-1994), Pays/paysages, Champ Vallon ed, 464 pages.

ROUPNEL (Gaston).- *Histoire de la Campagne française*.- Paris: Plon, 1974.- 372 p. (1ere Edition, Grasset, 1932).

SANSOT (Pierre), *Variations paysagères*, Université des sciences sociales de Grenoble, mars 1982.

SAUTTER (Gilles).- "Le paysage comme connivence".- *Hérodote* (16), 1979, p. 41-66.